

## Des personnages en suspens

Michel Vaïs

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Vaïs, M. (1991). Des personnages en suspens. *Jeu*, (58), 111–114.

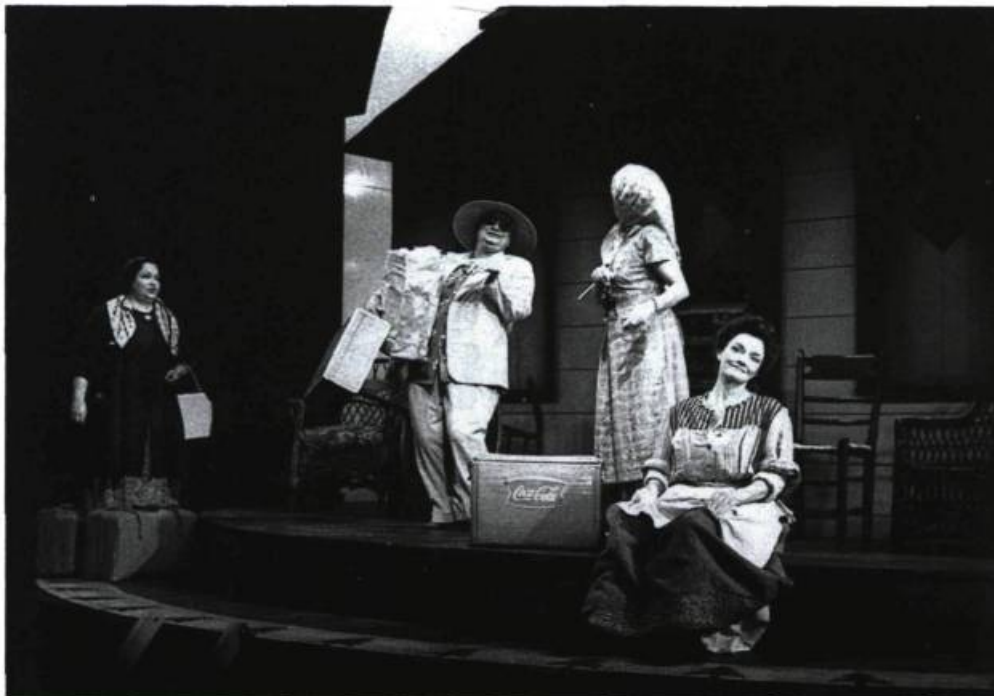


«Trois groupes distincts  
issus de trois générations  
se côtoient en un même  
lieu sans vraiment se voir  
et se parler.» Photo :  
Yves Dubé.

## des personnages en suspens

Plutôt qu'à l'intérieur de l'œuvre, le centre de gravité de cette pièce m'a semblé se situer quelque part *entre* l'auteur et ses personnages. Pris individuellement en effet, ou par groupes de deux ou trois tels qu'ils apparaissent, les personnages de *la Maison suspendue* soit ressassent des obsessions que nous ne connaissons que trop, soit versent dans le cabotinage, soit encore font du sur place dans une désolante indécision. S'il faut les connaître et les reconnaître pour comprendre vraiment ce qui leur arrive (ce qui est heureusement le cas de bien des spectateurs de Tremblay, aussi l'auteur a-t-il misé là-dessus), cette condition ne suffit pas pour qu'en prime, on s'intéresse à leur sort.

En revanche, ce qui m'a touché à la représentation — plus qu'à la lecture subséquente —, c'est de voir l'auteur convoquer ses personnages passés pour qu'ils se livrent à une entreprise cathartique de



«Le dernier groupe à entrer en scène est composé d'Albertine, de la Grosse Femme et de l'imprévisible Édouard. Ce trio constitue la plus vivante, la plus bavarde et la plus querelleuse des trois familles.» Photo : Yves Dubé.

réconciliation. Cette grande réunion de famille au rythme lent, convergence quasi-cérémoniale de trois générations traversées par un enfant avait quelque chose de grave et de profond. Personnages méditatifs marchant à pas feutrés, suspendus comme la maison et l'air qui l'entoure, comme le temps, comme notre temps incertain. Il m'a semblé que le public du soir de la première, à la Compagnie Jean-Duceppe, soutenait de son attention les personnages dans cette entreprise; qu'il *voulait* voir tout ce beau monde faire la paix sous les étoiles, dans cette grosse maison de poupée trop colorée.

Mais la pièce apparaît plus riche de symboles que l'auteur n'est habile à les faire jouer les uns avec les autres. Ainsi, Jean-Marc vient avec son ami passer deux mois dans la maison de Duhamel pour écrire. Cette prise de possession de la maison ancestrale par le rachat plutôt que par héritage m'a semblé emblématique du pays. Dans le Québec moderne, nos Menaud s'appellent peut-être Péladeau... Ils peuvent bien conquérir les vieilles terres : cela les rend-il plus riches ou plus heureux? Cela les réconcilie-t-il vraiment avec leur Histoire et leur culture? Jean-Marc, lui, nouveau propriétaire, n'a de cesse de maugréer sombrement contre la condition de professeur incapable «de produire autre chose que des petits cours d'université» (p. 102), en accumulant des clichés anti-intellectuels éculés. Ce qui, pour le moins, rend difficile une adhésion au personnage. Son retour à la campagne de son enfance ne le transforme pas encore. Il se cherche. Plutôt, il cherche ce qui le transformera, en espérant que ce sera l'écriture. Ses vœux restent cependant peu prometteurs et ses espoirs, guère crédibles pour le moment. Quant à Mathieu, même s'il parle beaucoup (de lui, de son mariage, de Jean-Marc, de la famille qu'il aurait aimé avoir, de son amour pour son fils), il demeure un personnage fade et inconsistant. Peut-être la langue qu'il utilise y est-elle pour quelque chose? Ce «vrai p'tit gars d'la ville» qui a «quasiment le trac» en arrivant à la campagne (p. 12) s'étonne que Jean-Marc emploie le mot «veiller» (p. 57) qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps, et affirme sans sourciller qu'il «pompe l'air» à son fils (p. 65). Oui, c'est sans doute sa langue qui



«Albertine, proche parente de Manon (dans *Damnée Manon, sacrée Sandra*), bondieusarde bête comme ses pieds et incapable de rire.» Photo : André Panneton.

le fait paraître faux. Une langue urbaine un peu pâlotte, de nulle part. On dirait qu'il manque sérieusement de centre de gravité, qu'il est plus «suspendu» que les autres personnages...

Josaphat-le-violon joue pour faire lever la lune en rêvant de transporter sa poésie à «Morial», car «y'en a des soirées, en ville» et «le monde vont se battre le samedi soir pour avoir un bon violoneux» (p.103). Il guette le passage de la comète de Halley (clin d'œil à *la Trilogie des dragons*?) et aide son enfant à rêver en lui racontant des histoires de chasse-galerie avant de le mettre au lit. Il s'inscrit ainsi d'une part dans la lignée des Natashquanais ratoureux de Vigneault, et d'autre part dans la triste cohorte des *habitants* voués à une difficile transplantation en ville, qui troquent leur misère paysanne pour une belle misère urbaine. Mais sa relation incestueuse avec sa sœur Victoire, enceinte d'un deuxième enfant de lui (on ne l'apprend qu'à la fin de la pièce), complique les choses. Pour éviter que son fils devienne un paria en ville, et qu'il paie «pour le trop beau péché de ses parents» (p. 113), Josaphat annonce qu'avec Victoire, il restera au fond du canot d'écorce quand il accostera à Montréal. Forte image que celle de ces «deux âmes perdues», qui cristallise à la fois l'échec de l'émigration et de l'enracinement dans la ville où l'on vous dit en anglais que vous sentez le fumier, qui évoque la noire époque où les coupables se faisaient «garrocher des roches à l'église» (p. 91), ou encore, l'impossible famille gangrenée par une tare originelle. Enfin, cette image de deux êtres incestueux blottis dans le fond du canot d'écorce rappelle inexorablement la confusion sexuelle dont le rejeton est le fruit, et qui pèsera à tout jamais sur son avenir incertain. Hélas!, ces thèmes restent tout juste esquissés par des personnages manquant cruellement de chair et d'os, et qui les évoquent comme des somnambules ventriloques ou amnésiques.

Le dernier groupe à entrer en scène est composé d'Albertine, de la Grosse Femme et de l'imprévisible Édouard. Ce trio constitue la plus vivante, la plus bavarde et la plus querelleuse des trois familles. Une grande folle qui passe son temps à se travestir pour faire maronner sa sœurlette revêche avec la douce complicité de la Grosse Femme, sa belle-sœur : voilà tout l'univers ludique et manichéen de Tremblay qui ressort. Dans ce trio, les rapports qu'on peut établir avec la dramaturgie québécoise sont plus rares, sinon inexistantes. Seul l'auteur de *la Duchesse de Langeais* a marqué de son sceau cet être cabotin qui pose pour un invisible fan club dans son pyjama de soie rose pâle ou récite le sonnet d'Athalie en allant chercher de l'eau. Même remarque pour cette Albertine proche parente de Manon (dans *Damnée Manon, sacrée Sandra*), bondieusarde bête comme ses pieds et incapable de rire. Mais l'un comme l'autre nous renvoient à des figures déjà vues, sans les révéler davantage.

Bref, *la Maison suspendue* a le mérite de faire converger des personnages (dont certains sont très attachants) au moyen d'une thématique riche et prometteuse et d'une structure habile, mais le défaut de les laisser... en suspens.

**michel vaïs**